

riche hacienda, ne leur feraient pas de peine. Du reste, les nouvelles que j'apporte à Votre Seigneurie sont de nature à leur procurer cette satisfaction.

— C'est donc un message de guerre que vous m'apportez ? dit le colonel avec un air de désappointement triste qui frappa Julian.

— Un message de vengeance ; mais, pour commencer par le moins important, je crois être agréable à Votre Seigneurie en lui apprenant que je ramène avec moi son bon cheval *et Roncador*.

— *Roncador* ?

— Oui, l'animal que vous aviez perdu à votre affaire de las Palmas. Il y a été recueilli, à ce qu'il paraît, et surtout soigné... oh ! soigné à merveille, et on nous l'a renvoyé à l'hacienda.

— Qui l'a renvoyé ? s'écria vivement don Rafael.

— Qui pourrait-ce être, sinon don Mariano Silva ? Un de ses gens l'a ramené, il y a trois jours, en disant que le maître auquel il avait appartenu reverrait peut-être ce cheval avec plaisir. Puis, comme vous l'aviez perdu sellé et bridé, on le renvoya avec la bride et la selle, à telles enseignes que le *Roncador* portait à son frontail un fort joli nœud de rubans rouges, ma foi !

— Et où est ce nœud ? demanda don Rafael avec d'autant plus d'empressement qu'il croyait deviner quelle main l'y avait attaché.

— Un de nos hommes, Felipe et Galan, s'en est fait une cocarde.

— Felipe est un drôle que je châtierai de son indiscretion ! s'écria don Rafael avec colère.

— Je l'en ai prévenu, c'est son affaire. Je dois vous dire encore que le messenger de don Mariano apportait une lettre pour vous.

— Et vous ne commencez pas par m'en avertir !

— Je commençais par le commencement, reprit le flegmatique Julian. Voici la lettre.

En disant ces mots, le messenger tira de sa poche un petit paquet de feuilles de maïs dans lequel, par précaution, il avait enveloppé la lettre, et la remit à don Rafael, qui la prit d'une main dont il cherchait à dissimuler le tremblement nerveux.

— Bien ! dit-il froidement. Maintenant, que vous reste-t-il à me dire ?

Cette lettre pouvait être de Gertrudis, et le colonel, avec cet air de froideur affectée, n'avait d'autre but que de se réserver la volupté de la lire quand il allait être seul.

— Arroyo, Bocardo et leurs bandits ont paru dans la province, acheva Julian, et le lieutenant Varaegui m'envoie...

— Arroyo, Bocardo ! interrompit don Rafael, tout à coup ramené du pays des doux songes à des idées de vengeance ; dites de ma part au lieutenant Varaegui qu'il donne double ration à ses che-